

Alors le commerce de fruits sort en conséquence plus facile. Il est fait, cette année, des envois considérables de cerises de France, du Village de A. Inale; M. Dupuis pour sa part en a expédié plusieurs mille boîtes. Ce que nous disons pour les cerises est applicable à tous les fruits que nous pouvons cultiver. Le Canada peut devenir le jardin fruitier des pays étrangers; il y a qu'à le vouloir pour obtenir ce résultat.

Dans les prairies de la rive St. de Québec, nous obtenons des pruniers qui ne peuvent être surpassés par leur grosseur et leur ferme qualité à celles récoltées dans les vergers des environs de Montréal. Ceux qui ont eu l'avantage de visiter les vergers de M. Dupuis peuvent facilement s'en convaincre; outre les pommes, les poires de premiers choix qui s'y trouvent, il y a aussi des vignes chargées de raisins; les *Hartford Prélisc*. Nous avons récolté dans notre verger, à Ste. Anne des Baldwin qui ne sauraient être surpassés ailleurs; nous avons également des *Fameuses* et *St. Laurent* qui, quoique n'étant pas encore à maturité, sont d'une grosseur étonnante. Il en est ainsi des pruniers qui réussissent à Québec. Nous avons récolté des *Victoria* variété latine; douze de ces dernières, récoltées il y a 15 jours, ont pesé dix-sept onces. Que l'on nous dise s'il y a n'importe quel fruit. Ces pruniers ont été achetés de M. Vallé Provancher, au Cap-Rouge. Tous ceux qui, à Ste. Anne, ont des vergers, obtiennent les mêmes bons résultats. C'est de ne une exploitation qu'il convient de soigner, et à laquelle nous devons apporter beaucoup de soins, et c'est au moyen d'exposition de fruits que nous créerons de l'émulation, et par là chacun s'appliquera à cultiver les meilleurs fruits pour le commerce.

L'aménagement des forêts.

DE L'ÉTAT DE NOS FORÊTS.—(Suite)

Les gens qui jurent que nous ne trouverons jamais le bois de nos forêts, disent: Ne pouvez-vous pas en avoir davantage dans le nord?

Pas bien coupé. C'est-à-dire du lac Témiscouingue et de la rivière Montréal, ont les bords ravinés déjà des coups de la hache, on n'ira pas bien sans atteindre le fût des terres séparant les eaux qui tombent dans le Saint-Laurent des eaux tributaires de la baie d'Inch. D'ailleurs, c'est un pays généralement maigre et stérile. Il n'y trouve rien encore quelque bon matériel de pin; nullement, pour le faire venir, surtout en équarrissages. Il faudrait exécuter auparavant des travaux d'améliorations tendus et coûteux sur le rapide de Quinze.

Au revers de la hauteur des terres, tous les cours d'eau seules voies par où le bois puisse être extrait de la forêt, ont leur jetée vers le nord, c'est-à-dire vers la baie James et la baie d'Hudson. Ces régions, vastes déserts où la végétation ligneuse est généralement rare et mal venue, récoltent sans doute aussi de bon bois; mais de la faire descendre à flot sur le Rupert, le St. Lawrence, le Harricana, sur tous ces longs courants jusqu'à leurs embouchures dans la baie James, et de le transporter ensuite, par la baie d'Hudson et son dangereux détroit, à nos ports de commerce, cette idée me paraît assez peu praticable. Quelles qu'elles soient donc les ressources forestières cachées là bas, elles sont, quant à présent du moins, comme hors de notre portée. L'entente, à une époque future, la rareté du produit de choix pour l'exportation deviendrait-elle si grande qu'on ira s'adresser à ces confins du monde; mais il nous est encore permis de ne pas les faire entrer dans notre cercle d'exploitation.

Ainsi, en un court laps de temps, depuis le commencement du siècle, tout a été envahi et ravagé. Par un abâtissage inconsidéré, nous avons appauvri nos forêts si riches et, ce qui rend ce résultat plus malheureux, nous avons en même temps, appauvri

notre pays; car, par la force de diverses circonstances que nous examinerons tout à l'heure, notre exportation de bois ne rapporte pas au Canada autant qu'il aurait raison d'espérer. A la vérité, il nous reste en abondance des bois d'épinette et de pin ordinaire, dont la production, s'ils sont exploités avec intelligence, excédera, pendant des générations, les besoins de la consommation intérieure; mais le pin supérieur, nécessaire pour maintenir notre commerce d'exportation de bois à son point actuel, est devenu rare ou inaccessible; et l'on a de vu, je le crains, que préparer à une suite et forte réduction.

Bien que tout le monde, en Canada, reconnaît l'importance de ce commerce, personne ne se plaindrait, dans ce pays jeune et peu peuplé, si les forêts de pins les plus belles en disparaissant, étaient placées à des cultures secondaires. Malheureusement, nous ne pouvons espérer cette compensation; en général, le sol des régions pinifères n'est pas favorable aux travaux agricoles; et quand le bois est coupé, le laboureur vient rarement prendre possession de cette terre dépourvue de sa richesse.

Les hommes ont partout les mêmes misères; ils nous donnent gratuitement de la Providence à proportion de leur profession. Bois, poisson, gibier, se détruisent à l'étonnante en tout pays. Une fois détruit, ce commerce a été apprécié. C'est une expérience chèrement acquise.

Nos voisins, des Etats-Unis, ont appliqué au déboisement de leurs terres leur activité, leur énergie sur nous; la situation actuelle de leurs forêts est plus mauvaise que celle des nôtres. Mais voilà qu'ils ouvrent les yeux. Le Président, dans son dernier message, a appelé tout particulièrement l'attention du Congrès sur cette situation; et l'extrait suivant du dernier rapport annuel du Secrétaire d'Intérieur, montre quelle juste idée ils se font de ce qu'elle a de grave.

"La rapidité avec laquelle ce pays se dégarait de ses forêts doit alarmer tout esprit judicieux. Des hommes éclairés prévoient qu'au train dont on y va, les ressources forestières des Etats-Unis, dans moins de vingt ans, ne satisferont plus les exigences de notre consommation intérieure."

"Il est grandement temps que nous tournions nos soins de ce côté, car il y a là une question qui intéresse notre prospérité nationale."

Mon appréhension, au sujet de l'équilibre entre la production et la consommation en Canada, est moins vive; ce qui est en péril, c'est notre grand commerce d'exportation. Il y a encore un énorme matériel ligneux, de qualité ordinaire, sur les terres publiques; et les particuliers, comme n'ayant à connaître de quelle valeur est pour eux le bois qu'ils ont sur leurs propres domaines, ne le regardent plus, en général, comme un embarras dont il faut délivrer le sol à tout prix. Il n'en fut pas ainsi toujours, et il n'en est pas ainsi partout, aujourd'hui même. Dès 1696, on dénoyait aux gouverneurs français la destruction sans nécessité de la forêt, et on les priait d'y mettre ordre. Mais ils ne firent rien, et, après eux, il s'est fait peu de chose. Le résultat que nous avons sous les yeux accuse notre imprévoyance. Dans la province de Québec surtout, la plus ancienne des provinces canadiennes, les vieux établissements sont déplorablement nus; en quelques endroits, on peut cheminer plusieurs lieues sans que le regard rencontre un bel arbre, et l'étranger qui y passe s'imagine être dans un pays plus désolé, que les plus anciennes terres d'Europe. Par exemple, il y a, au sud de Montréal, un grand canton très fertile, d'où la rareté du combustible, nécessaire à la vie dans notre climat, a fait partir plusieurs familles. Combien de localités sont presque aussi privées de bois! Combien d'autres où la destruction se poursuit encore!

En résumé, je constate que la situation actuelle est très-peu satisfaisante, et aurait grand besoin d'être améliorée.

Quelles sont les différentes causes de cette situation? Y a-t-il des remèdes?

CAUSES DE L'APPAUVRISSMENT DE NOS FORÊTS, ET MESURES DE CONSERVATION.

Les principales causes de la destruction de nos forêts sont les incendies, les déprédations et les abus d'exploitation.